

# SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue culturelle amérindienne



N°24

N°24  
octobre 1996

p. 5 EDITORIAL

ENFANTS

p. 7 L'origine de l'été indien. *Jo Bruchac.*

TRADITION

p. 9 Antelope et les ingénieurs : défis et changements dans les communautés amérindiennes. *R. David Edmunds*

NOUVELLE

p.17 La débrouille. *Linda Hogan*

POESIE

p.27 Jeunesse perdue *Mickael Kabotie*

p.28 Le jour vient *Mickael Kabotie*

p.29 Le morse kokopolu *Mickael Kabotie*

p.30 Elastiques *Mickael Kabotie*

p.31 Parc National du Grand canyon *Mickael Kabotie*

HISTOIRE

p.33 Le Walam Olum. *par Joe Napora*

INFORMATIONS

ABONNEMENT/PROCHAIN NUMERO

---

**Sur le dos de la tortue**  
Association loi 1901  
Le Sert  
07520 LAFARRE  
fax : 75 67 85 37

**Directeur de publication:**  
Manuel Van Thienen

**Equipe de traduction et de rédaction:**  
Hélène Galibardi  
Richard Lees  
Sonia Protti  
Manuel Van Thienen

**Réalisation:**  
Sur le Dos de la Tortue

la revue est montée sur Winword 2.0®  
les images scannées avec scanman® et phototouch®  
l'impression est assurée par  
Copy Conforme 110 Rue Sully 69006 Lyon

## Editorial

Voilà. La Tortue a passé son été sans (presque) voir le soleil. Maçon, plombier, électricien, menuisier, elle est passé par tous les corps de métier du bâtiment pour rendre sa nouvelle résidence habitable. Et elle vous a même préparé un numéro!

Le conte de Jo Bruchac parce qu'elle attend les couleurs de l'automne avec impatience : il y a tant d'arbres autour d'elle. L'essai de David Edmunds parce qu'il résonne bien dans le contexte agricole français. Une nouvelle de Linda Hogan parce que c'est un auteur qu'elle aime et que le personnage aurait pu se rencontrer chez nous. Les poèmes (seulement) de Mickael Kabotie parce que la Tortue n'a pas les moyens de publier des reproductions de ses magnifiques tableaux. Le Walam Olum parce qu'il est un document contesté et moult fois traduit et qu'ici la Tortue a trouvé belle la traduction.

Voilà. Voilà. Elle prépare l'hiver et va aller recouper son bois. Elle mitonne aussi des contes à lire au coin du feu avec les voisins et des stages/rencontres pour l'été prochain.

Bonne lecture.

Manuel Van Thienen

LIFE AS ART IMITATES

ARTS AS LIFE IMITATES

*l'art imite la vie comme l'art imite la vie comme...*

*la vie imite l'art comme la vie imite l'art comme...*

Lorenzo Baca (Mescalero Apache)

## L'origine de l'Eté Indien<sup>1</sup>

Jo Bruchac

Il était une fois un homme connu sous le nom de Notkikad. C'était un bon mari et un bon père; il travaillait dur pour sa famille.

Chaque année, il cultivait beaucoup et prenait tellement soin de ses plantations qu'il recueillait beaucoup de nourriture. Il se montrait toujours reconnaissant envers Tabaldak, Le Maître de la Vie, et il le remerciait à chaque récolte.

Une année, pourtant, les choses allèrent mal pour lui : il y eut une gelée tardive et son jardin mourut. Il sema à nouveau et il y eut la sécheresse. A nouveau, il sema, mais à présent c'était l'automne, le temps froid arriva et tua les plants avant qu'ils soient mûrs. Notkikad était très inquiet. Certes, sa femme et ses enfants avaient cueilli des baies et d'autres choses à manger dans la forêt, mais, sans maïs séché, sans courges et sans haricots pour traverser la longue période froide, il avait bien peur qu'ils ne puissent survivre. Maintenant, la saison froide était là; les feuilles tombaient des arbres et les vents glacés soufflaient. Que pouvait-il faire ?

Cette nuit-là, avant de se coucher, il fit un petit feu et offrit du tabac au Maître de la Vie.

"Je n'ai jamais demandé de l'aide" dit-il, "j'ai toujours été reconnaissant pour les grâces que j'ai reçues. Mais à présent, je suis

---

<sup>1</sup> The Faithful Hunter/Abenaki Stories Bowman Books. Greenfield review Press 1988

inquiet, pas tant pour moi-même que pour ma femme et mes enfants. Je veux savoir ce que je dois faire."

Alors, il se coucha et il rêva.

Dans son rêve, Le Maître vint à lui "Je te donne ces graines spéciales" dit Le Maître, "Je te donne aussi le temps pour les cultiver."

Quand Notkikad se réveilla, il trouva les graines là, près de lui.

Il sortit et, alors que les feuilles tombaient toujours des arbres, le temps était maintenant chaud et agréable comme si c'était l'été.

Avec l'aide de sa femme et de ses enfants, il prépara le sol et sema toutes les graines.

Le soleil se leva et le soleil se coucha et les graines avaient déjà germé et sorti leurs pousses vertes de terre.

Le soleil se leva et le soleil se coucha encore et maintenant les jeunes plants atteignaient déjà la moitié de leur taille définitive.

Et comme cela, de jour en jour de cette période particulière, les graines qui lui avaient été données poussèrent rapidement, produisant une pleine moisson dans l'espace d'une poignée de jours.

Notkikad récolta et sécha le maïs, les courges et les haricots pour l'hiver. Lui et sa famille entreposèrent toute la nourriture dans leur wigwam. Alors, aussi soudainement qu'ils avaient cessé, les vents froids recommencèrent à souffler : la saison particulière donnée par Le Maître de la Vie était finie.

Depuis lors, le peuple dit que cette période spéciale nous est encore donnée chaque année, bien que nous ne possédions pas de ces graines magiques.

De nos jours, les gens l'appellent "Été Indien".

Les Abenaki l'appelaient Nibunalnoba ("un été d'homme").

Cela leur rappelle qu'il faut toujours être reconnaissant.

traduction Sonia Van Thienen-Protti

**Antelope et les ingénieurs :  
défis et changements  
dans  
les communautés amérindiennes**

R. David Edmunds

Octobre est l'époque du changement dans les plaines balayées par le vent du nord ouest du Nouveau Mexique. Certains jours, l'été finissant s'attarde, mais d'autres, quand le premier vent du nord souffle, de longues bandes bleues de nuages d'orage roulent vers le sud, annonçant l'arrivée prochaine de l'hiver. Lors d'une de ces journées, un petit village de petites huttes de peaux s'accrochait au pied de la falaise surplombant la rivière, cherchant à se protéger de la pluie froide qui approchaient sur l'horizon nord. Dans l'une des huttes, deux Kiowas étaient assis et fumaient de longues pipes près d'un petit feu. Bien que membres de clans différents, ils se connaissaient depuis l'enfance, et leur amitié s'était renforcée pendant les années où leurs familles avaient marché ensemble, suivant les troupeaux de bisons à travers les plaines.

Antelope, le plus vieux des deux hommes, était récemment rentré de plusieurs jours de marche vers le sud, et il était pressé de partager ses expériences avec ses amis. Excité par ses découvertes, il parlait au plus jeune, Wolf-That-Follows, d'un nouvel animal magnifique qu'il avait vu près du Rio Grande. "Les Jumanos, qui vivent dans des maisons de boue, m'ont donné à manger et m'ont emmené voir d'étranges hommes chevelus au visage teinté de cendre." Les deux hommes avaient auparavant entendu parlé des étrangers, mais la description qu'Antelope fit de leurs animaux laissa Wolf-That-Follows incrédule.



"Ils ont des animaux que les Jumanos appellent Chiens Médecine qui sont aussi grand que des élans, et pourtant ils n'ont pas de bois, ils ont des cheveux sur leur dos et leur cou, et leur queue sont de grosses touffes de cheveux qui pendent entre leurs jambes comme des bottes des grandes herbes qui poussent le long des rivières."

"Est-ce qu'ils aboient et préviennent le camp quand des étrangers s'approchent?" demanda Wolf-That-Follows, qui avait vécu toute sa vie parmi les hordes de chiens qui rôdaient dans les villages Kiowas.

"Non," répondit son ami. "Mais ils portent des charges tout comme nos chiens quand le village migre, et le plus étonnant, ils permettent aux hommes de monter sur leur dos, de s'asseoir assis sur leurs épaules."

"Ne se retournent-ils pas pour grogner après celui qui est sur leur dos et essayer de l'attraper avec leurs dents? Les Jumanos n'ont-ils pas peur que ces chiens mangent leurs enfants?" Wolf-That-Follows avait du mal à concevoir de tels animaux, et la pensée d'hommes montés sur leurs dos augmentait sa stupéfaction. "As-tu touché ces chiens-medecines?" demanda-t-il. "Est-ce que les Jumanos t'ont mis sur ses épaules?"

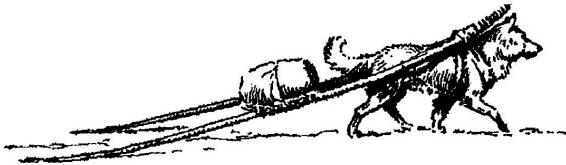
Détournant les yeux de son ami, *Antelope* regarda d'abord la pipe qu'il tenait en main, puis le feu. "Ils m'ont dit que les animaux pourraient me porter, mais leur medecine était trop forte. J'ai refusé de m'approcher d'eux. Pourtant ces grands chiens n'ont pas cessé de tourner dans ma tête pendant les longs jours de marche pour rentrer au village. Maintenant j'aurai souhaité avoir plus de courage, et m'asseoir sur le dos de cet animal quand les Jumanos avaient attaché une corde autour de son cou et l'avaient amené jusqu'à leur village."

Wolf-That-Follows resta sceptique. "Mon ami," dit-il, "tu as été sage d'éviter ces créatures de malheur. Des chiens de cette taille ont indubitablement une medecine puissante, et ils auraient pu te faire du mal que nous n'aurions pas pu guérir parce que nous ne les connaissons pas. De plus, Que nous apporteraient de bon les bêtes? Nous avons toujours suivi le bison, et des chiens d'une telle taille sont inconnues de nos ancêtres et n'ont aucune signification dans nos vies. Je crois que nous devons suivre les vieilles traditions. Notre cercle reste entier. Ce qui était, est encore aujourd'hui. Nos vies ne doivent pas changer."

Mais *Antelope* ne voyait pas les choses de la même manière. "Et si nous pouvions amener ces grands chiens dans notre village? Et si nous pouvions monter sur leurs dos pour chasser le bison? Pourquoi les

femmes ne pourraient-elles pas charger nos biens sur leurs dos et les conduire au bout d'une corde, comme le font les Jumanos dans leurs villages. Sûrement que ces nouvelles bêtes transformeraient nos vies. Peut-être que notre chemin serait différent de celui de nos pères, mais ne serait-il pas meilleur si nous pouvions utiliser les bêtes pour nos desseins?"

Wolf-That-Follows refusa de se laisser persuader. "Mon ami", répondit-il, "nous avons toujours marché derrière les troupeaux de bison. Nos femmes et nos chiens ont toujours porté nos affaires. Si nous changeons, nous perdons nos traditions anciennes. Nous trahissons nos pères." Puis, regardant Antelope, il prévint, "les nouvelles voies et les nouvelles idées n'ont pas de place autour de nos feux. Notre futur serait funeste si nous accueillions les chiens-medecine dans nos villages."



Deux siècles plus tard en Georgie, deux Cherokees sont assis à côté d'une foyer de pierre dans une cabane. Comme Antelope et Wolf-That-Follows, ils ont aussi à faire face à des changements et de nouvelles idées possibles pour leur peuple. d'âge moyen, Jonathan Westbrook était un métis dont le nom venait de son père d'origine Irlando-écossaise, mais qui avait été élevé dans la tradition du village cherokee.

Son ami, Water Snake, était de pure souche indienne et avait aussi été élevé dans le village, mais il avait sporadiquement été à l'école d'une mission qui avait ouvert près du *trading post*, sur la rivière Coosa.

Westbrook était ennuyé par un bruit qui avait récemment couru parmi les Cherokee de l'ouest, ces membres de la tribu qui vivaient sur l'autre rive du Mississippi, dans l'Arkansas du Nord. En 1820, Sequoyah, un métis résidant dans l'Arkansas, avait mis au point un syllabaire de la langue cherokee, et l'année suivante il était retourné en Georgie, répandant la nouvelle de son nouveau système d'écriture parmi les jeunes de l'est. Depuis ce temps, l'intérêt dans le nouvel apprentissage avait augmenté et beaucoup de Cherokees de l'est avaient commencé à

apprendre les symboles, faisant lentement augmenter le taux d'alphabétisation dans la tribu.

Water Snake défendait le nouvel apprentissage, soutenant qu'il offrait les moyens aux Cherokees de renforcer leur prise sur leurs territoires en Georgie. "Si notre peuple accède à l'écriture, les nombreux villages pourront être mieux informés des actions entreprises par le conseil tribal," argumentait-il, "et nous pourrions développer des stratégies plus efficaces pour protéger notre territoire des Américains. Si notre peuple est instruit, nous pourrions diffuser des journaux ou des livres parmi nos villages, informant les membres de la tribu des lois du gouvernement qui nous concernent."

"Je n'en suis pas persuadé," répondit Westbrook. "Si nous développons notre propre système d'écriture, ne risquons-nous pas de perdre le lien avec nos pères et de ressembler de plus en plus aux blancs? L'accroissement de l'alphabétisation ne risque-t-il pas de saper notre tradition cherokee? Ne serait-il pas mieux de nous retirer dans nos montagnes et d'empêcher les Américains d'entrer sur nos terres? Peut-être que si nous nous replions sur nous mêmes et refusions de reconnaître la présence américaine, ils nous ignoreraient et nous laisseraient vivre comme nous le faisons dans le passé."

"Mon frère," répondit Water Snake, "mon coeur voudrait accepter ta réponse, mais mon esprit me dit que tu te trompes. Nous ne pouvons plus ignorer les Américains, car leur nombre s'accroît et ils sont à notre porte, avides de nous écraser. Il n'est plus possible pour nous de leur déclarer la guerre et de les chasser de nos villages comme nous le faisons dans le passé. De plus, nous ne pouvons pas fermer les yeux et souhaiter qu'ils disparaissent. Notre seul choix," poursuivit-il, "est de nous renforcer avec ces armes que les américains respectent, l'unité politique et la richesse. Si nous pouvons maîtriser ces armes, nous pourrions sauver nos terres pour nos enfants."

Puis, vidant les cendres de sa pipe de maïs dans le foyer, Water Snake ajouta tristement, "Même avec l'alphabétisation nous ne pourrions pas résister à leur avidité. Mais si nous restons sans informations et désorganisés, nous perdrons à coup sûr nos territoires."

**GWY**



**ᏍᏏᏉᏃᏉᏃ**

**CHEROKEE**

**PHENIX**

Tout au long de l'histoire américaine, mais particulièrement au cours du vingtième siècle, il y a eu une tendance pour les Indiens et particulièrement pour leurs voisins blancs à associer "indianité" et passé. Stimulé en partie par les anthropologues dont beaucoup étaient passionnés par l'investigation de ce qu'ils décrivaient comme "culture indienne traditionnelle", non corrompue par le contact avec les blancs, le concept d'un tel monde indien, "pur et inchangé depuis des temps immémoriaux" a surgi comme appartenant au concept populaire de l'histoire des tribus. De plus, aujourd'hui, de nombreuses tribus regardent leurs ancêtres des deux derniers siècles comme ayant vécu un âge d'or, hors de l'influence infâme des blancs; une époque où ils suivaient un mode de vie ayant subi peu de changements au cours des siècles.

Un tel mode de pensée stimule probablement une fierté légitime pour le passé de sa tribu, mais elle n'est pas exempte de dangers. Le peuple indien a toujours été confronté au changement. Antelope et Wolf-That-Follows n'étaient peut-être pas d'accord avec la décision de leur tribu d'adopter le cheval, mais lorsque enfin l'animal s'avéra utile, les Kiowas et les autres tribus des plaines l'intégrèrent dans leur mode de vie, évoluant vers la riche culture qui domina les Grandes Plaines pendant la plus grande partie du dix-neuvième siècle. Et bien sûr, les Cherokee ne purent rester sur leurs territoires en Georgie, mais leur adoption du syllabaire de Sequoyah a renforcé leurs luttes pour rester à l'est. Plus certainement, il leur permit de conserver une grande partie de leur riche héritage tribal. Sans aucun doute, l'adoption du cheval par les Kiowas, et du syllabaire par les cherokees n'a pas rendu ces peuples moins "Indiens".



1492

Les expériences des Kiowas, des Cherokees et d'autres peuples indiens adaptatifs au cours des siècles offre quelques perspectives intéressantes aux Indiens du vingtième siècle. Aujourd'hui, comme autrefois, les territoires indiens restants (les réserves) sont menacés par les intérêts extérieurs en raison de leurs ressources. Dans le passé, une telle exploitation est apparue chaque fois qu'ils furent envahis par les intérêts économiques des blancs. En fait, la plupart des réserves qui ont persisté à la fin du vingtième siècle sont les territoires que les blancs considéraient comme inutiles. La plupart des réserves qui possédaient de bonnes terres agricoles furent attribuées (à des colons ndt) et perdirent leur statut de territoires indiens. Les riches fermes de l'est du Kansas et

de l'Oklahoma appartiennent maintenant à des blancs. La réserve navajo dans la région de Four Corners, ou les terres sioux dans les deux dakotas possèdent une beauté austère qui les rend précieuses à leurs propriétaires, mais les blancs généralement considèrent ses terres comme inutiles.



1820

Dans les dernières décennies, cette considération pour les terres a changé. La demande moderne croissante en ressources énergétiques s'est concentrée sur les territoires des réserves de l'ouest. Black Mesa dans le nord-est de l'Arizona a une valeur agricole restreinte, mais son charbon en a fait une cible pour le développement économique. D'autres gisement de charbon et de minéraux sur des territoires indiens subissent le même assaut, et la bataille pour les droits sur l'eau dans l'ouest ne fait que commencer. Comme l'affirme de nombreux économistes, l'eau est la clé pour poursuivre le développement de l'ouest, et dans de nombreux états de l'ouest, les droits légaux des tribus à utiliser l'eau ont été remis en question. La lutte pour la fourniture limitée d'eau dans les états de l'ouest pose probablement la plus grande menace sur la ressource naturelle aujourd'hui sous contrôle indien.



1840

Aucune perspective historique viable des relations entre indiens et blancs durant les deux derniers siècles n'incite à l'optimisme. Dans le passé, lorsque les Indiens détenaient les ressources naturelles désirée par l'Amérique dominante, ces ressources étaient volées. Prétendre que les communautés indiennes d'aujourd'hui peuvent effectivement repousser les pressions pour accéder à ces ressources est pure naïveté. De plus, pour prétendre que le gouvernement fédéral protégera effectivement les possessions tribales de l'exploitation privée serait ignorer les actes passés du gouvernement. L'économie et le gouvernement des Etats-Unis sont contrôlés par des intérêts économiques puissants, et les officiels gouvernementaux sont traditionnellement influencé lourdement par ces intérêts. Si le contribuable américain croit qu'il a besoin des ressources

énergétiques disponibles sur les réserves indiennes, ces ressources seront probablement exploitées, en dépit des protestations des Indiens.



1860

Si une telle exploitation apparaît, ce qui semble plus que probable, l'enjeu des communautés de ces réserves est d'intensifier au maximum leur contrôle sur le développement de ces ressources, et de minimaliser l'impact destructif d'un tel développement à la fois sur la terre indienne et sur la communauté tribale. Pour maintenir un tel contrôle, ces communautés doivent développer leur savoir-faire technologique pour gérer leurs propres ressources; ils doivent développer un plan de formation pour leurs membres avec les compétences nécessaires pour maintenir l'hégémonie indienne sur le développement. Il y a un besoin énorme (et urgent) en géologues, ingénieurs des mines, dirigeants, et même en comptables indiens. Les tribus ont besoin de travailleurs qualifiés, d'opérateurs informatiques, et de personnel de maintenance qui puisse fournir ces services clés nécessaires pour conserver la mainmise sur le développement. Ils ont aussi besoin d'avocats de haut niveau et de conseillers en investissement pour protéger les droits légaux des tribus et pour s'assurer que les bénéfices générés par le développement des ressources est utilisé à bon escient.



1995

Lycées, universités et autres institutions de haut niveau ont un rôle critique dans ce processus. Il est impératif qu'elles fournissent aux jeunes indiens et aux jeunes indiennes les formations nécessaires pour développer et protéger ces ressources. Les Indian Studies Programs peuvent jouer ce rôle critique en coordonnant de telles activités et en fournissant les services pour faciliter la transition des étudiants des réserves communautaires aux institutions de haut niveau d'apprentissage. Les étudiants indiens devraient aussi être encouragés à s'inscrire et à se spécialiser dans des cursus académiques traditionnels tels la géologie, l'ingénierie, la comptabilité et les affaires -cursus qui fourniraient aux étudiants l'expertise technique nécessaire pour gérer les ressources tribales. De plus, ces étudiants devraient être encouragés à faire de leur mieux, à

exceller dans de telles écoles. Les programmes des lycées ou des départements universitaires qui ne requièrent pas de normes académiques pour leurs étudiants indiens entretiennent une fausse image de sécurité. Ils ne font pas que tromper les étudiants et à long terme, ils privent les communautés tribales d'une élite technique dont elles ont désespérément besoin.

Pourtant les jeunes peuvent-ils quitter la réserve, acquérir ces compétences et revenir pour assumer leur place dans les communautés tribales? L'acquisition de ces compétences, comme l'affirment certains de leurs détracteurs, est-il un facteur d'exclusion des jeunes indiens de haut niveau de retour dans leur communauté? Deviennent-ils "moins indien" parce qu'ils ont obtenu une qualification technique dans des hautes écoles?

De telles affirmations sont le reflet de la naïveté de leurs auteurs. La plupart des expériences tribales n'ont jamais été caractérisées par un modèle culturel statique, "de marbre". Les Indiens se sont toujours adaptés au changement du monde. Wolf-That-Follows peut avoir refusé de reconnaître un tel changement et peut avoir continué à suivre soigneusement les troupeaux de bison à pied, mais Antelope voyait suffisamment loin pour comprendre que le cheval (la nouvelle technologie) pouvait servir au bien-être de son peuple. Antelope (et ses descendants) était-il "moins indien" parce qu'il adopta la nouvelle technologie, transcenda la vieille culture pédestre pour faire partie du riche mode de vie équestre des plaines? Bien sûr que non. Les Indiens du vingtième siècle aussi sont à l'aube de nouveaux changements. Par chance ils marcheront aux côtés d'Antelope plutôt que de se replier sur le passé.

*traduction M. V. T.*

---

## La débrouille

Linda Hogan

extrait de *The Grace of Wooden Birds*

*The New Native American Novel*  
edited by Mary Dougherty Bartlett

University of New Mexico Press, Albuquerque. 1986.

### 1

Lorsque sa fille, Harriet, mourut à l'âge de six ans, Roberta James devint l'une des personnes silencieuses du Comté de Seeker.

Harriet mourut de ce que l'on nommait communément la phtisie.

Après l'enterrement, Grand-mère Addie vint s'installer dans le chagrin de Roberta, comme elle l'avait déjà fait les années passées pour ses enfants et ses petits-enfants. Addie, en fait, s'était installée avec Roberta lorsqu'elle attendait Harriet, alors qu'elle avait quinze ans et portait le gilet de satin noir de son ami dans le dos duquel était dessiné une carte de Corée. Et elle était venue lui rendre visite plusieurs fois avant, à l'époque où elle portait des jupes longues et des robes blanches quand le soleil franchissait la porte et qu'elle était étendue là dans la chaleur qui traçait des lattes d'acier sur le plancher, et qu'elle se sentait bien, les cheveux propre et la peau nette, et chantonait pour elle. Il y avait des chênes dehors. Elle attendait. Roberta attendait quelque chose



qui l'entraînerait ailleurs. Mais elle n'était jamais allée plus loin que sa peau, que ce gilet noir contre elle avec sa carte de Corée.

Addie ne dit jamais mot à Roberta de ce qu'elle savait sur les régions divisés et les gens qui les imprimaient dans leurs dos, mais plus tard Roberta comprit que sa grand-mère avait regardé devant elle et l'avait un peu prévenue. Quand elle brossait les cheveux noirs de Roberta, elle lui disait : "Tu étais née pour une autre vie, Bobie."

Après l'enterrement, La mère de Roberta apporta du réconfort à sa manière. "La vie continue," disait Neva, mais elle avait elle-même appartenu longtemps à cette société d'Indiennes silencieuses de Seeker, même si personne n'avait pu le soupçonner de cette femme qui portait du rouge à lèvres *Peach Promise*, souriait généreusement, embrassait le miroir de la salle de bain pour laisser à Roberta un message signifiant, "A cette après-midi, tendrement."

Grand-mère Addie s'occupa d'Angela, la plus jeune fille de Roberta. Elle donnait au bébé des cuillères de miel, de lait et la portait jour et nuit pendant que Roberta vaquait aux occupations quotidiennes. Les corvées la soignait un peu ; faire le café et nettoyer les traces de rouge à lèvres de sa mère sur le miroir. Elle supprimait les traces d'Harriet avec le balai cassé, prélevait des perles sur sa robe, des cheveux noirs sur sa tête, elle essuyait ses traces de pas.

De temps en temps, Neva venait faire un tour, serrait les fines mains froides de sa fille entre ses mains chaudes, et donnait un conseil. "C'est pour ça que tu aurais dû te marier", disait-elle. Elle enveloppait les épaules de Roberta dans grand un sweat shirt gris. "Tu aurais eu alors un homme pour t'aider dans les haut et les bas de la vie. Comme Ted, tiens. Bon ,de toute façon, Ma chérie," disait-elle les yeux posés sur Roberta, "Tu as sûrement tiré la bonne carte quand Harriet est né. N'est-ce pas, Ted?"

"Oui, un as."

Mais lorsque Roberta ne regardait pas, Neva hochait lentement la tête en gardant les yeux sur le plancher, et pensait que leurs existences étaient toutes sans espoir.

Roberta ne se maria pas comme le conseillait sa mère. Elle passa du bon temps durant les longues nuits où elle fit l'amour avec Tom Wilkins. Chaque nuit elle mettait des morceaux de cèdre dans ses bottes *Red Wings*, pour le garder auprès d'elle, et les rangeait soigneusement sous leur lit. Elle savait comment plaire à cet homme, comment le garder près d'elle à la place laissée vacante par Harriet. Elle pleurait un peu la nuit après qu'il l'ait prise et il disait, " Là. Là," en lui tapotant le dos.

---

Il lui rapportait ses cookies Windmill<sup>1</sup> préféré de la ville et il chantait jusque tard dans la nuit pour que le fantôme d'Harriet puisse s'en aller plus facilement, comme lui plus tard quand Roberta arrêta de mettre du cèdre dans ses bottes.

"Pourquoi ce Wilkins ne revient pas?" questionna grand-mère.  
"Un Choktaw, non?"

Roberta haussait les épaules comme si elle n'avait pas omis de poser du cèdre dans ses bottes. "Il était trop bien pour moi." Elle écartait ses cheveux épars de son visage pour faire comprendre à grand-mère ce qu'elle voulait dire.

Un mois plus tard, Roberta était guérie lorsque la compagnie envoya Tom Wilkins en Louisiane pour travailler sur un nouveau champ pétrolière et elle ne risqua plus de tomber sur lui par hasard au magasin.

Le nouvel enfant de Roberta, un fils qu'elle prénomma Wilkins comme son père, mourut à la naissance, étranglé par le cordon ombilical. Roberta avait porté un châle noir pendant toute sa grossesse. Elle regarda le petit cercueil de bois brut et dit, "Il est mort de vivre et je sais comment ça peut arriver."

Elle attendit la main de sa grand-mère.

Grand-mère Addie et Neva parlaient de Roberta. "Seule une femme peut supporter autant de douleur", dit Grand-mère.

"Et ne croyez pas que je ne le sais pas", répondit Neva.

Roberta émergea de son repliement six mois plus tard, au printemps de 1974, lorsque Angela la regarda comme une petite grand-mère et lui dit, "Maman, je sais que c'est dur, mais il est temps pour moi de te quitter" et elle devint aussitôt fiévreuse. Roberta la frictionna avec de l'alcool et lui fit de la tisane de racines, qu'elle versa entre les deux pétales de sa bouche avec un compte goutte. Elle pria Dieu ou Jésus avec ferveur, elle n'avait jamais vraiment qui était qui, et toutes les pierres, les arbres et les dieux du ciel et de la terre qu'elle connaissait, et les esprits des animaux, et elle porta sa petite Angel à l'hôpital tout en priant que cette maison toute en brique, en fenêtre et en ciment où les mourants étaient maintenus en vie, placerait la fillette à la peau si douce dans une petite chambre décorée en compagnie de fillettes portant des bonnets, et pensait combien il devait être drôle d'emballoter un enfant mourant avec tant de douceur comme le faisait les filles en coiffes de coton. Elle se reprocha d'avoir négliger Angela dans son chagrin. Angela mourut quatre jours plus tard, portant un petit collier de grains de maïs qu'avait fait Roberta, un bracelet de perles de verre, et couverte d'une couverture piquée.

---

<sup>1</sup>Windmill : marque de biscuit américain

"Elle à toujours dit à Roberta qu'elle allait mourir, dit Neva à Ted. "Comme une vieille femme, hein, Bert?"

Roberta s'enfonça dans son silence avec ces trois morts, se répétant sans cesse ce qui était arrivé, car la vérité était si laide qu'elle ne pouvait pas y croire. La voix intérieure de sa gorge répétait les mots de la mort et Roberta les écoutait attentivement. "Mon Angel. Mon Harriet. Toute ma vie détruite et je suis si jeune. Je suis trop jeune pour toutes ses morts."

Elle rêva de son dos et même que sa colonne vertébrale était réduite en pièces. Elle rêva de sa maison brisée en quatre. Elle était brisée comme la Corée ou le territoire de sa tribu.

Ils étaient tous brisés, le père de Roberta, la peau sur les os, brisé par la guerre. Neva et lui élevèrent deux garçons dont les parents "s'étiolaient" disaient-ils à ceux qui tombaient sous l'emprise du génie qui surgissait des bouteilles de whisky, et ces garçons étaient certainement brisés. Neva elle-même qui avait été autrefois une gardienne des portes était brisée.

Très tôt elle lit les pensées des gens dans leurs visages et leur corps. Elle était une gardienne des portes, ouvrant et fermant le passage aux gens qui traversaient la vie. "Celui-ci a mangé trop de céréales", disait-elle, ou "celle-là était née trop riche pour son bien et ça lui fait du tort. Celui-là, son désir de vivre est brisé par ceci ou cela." Elle était aussi une gardienne des portes de la famille. Elles fermait la porte à ceux qu'elle n'aimait pas, s'ils étaient malhonnêtes, ou soi-disant malhonnête, ou de peu d'importance. Il n'y avait pas de place pour la mesquinerie dans sa vie, mais elle ouvrait grand les portes à ceux qui l'émouvait ne serait-ce qu'un peu avec des élans d'amour ou de pitié. Elle avait un grand respect pour la belligérance, la rébellion politique et pour le vandalisme dirigé contre les automobiles, les affaires et les patrons, et ces vandales étaient parmi ceux qui étaient admis dans ses murs.

Et maintenant elle était brisée, par ses morts et sa solitude.

Roberta pleurait contre l'épaule tiède d'Addie et Grand-mère Addie restaient là, emménageait, des cartons de conserves, un cheval de porcelaine bleu, ses robes et ses tabliers sombres, des photos de ses petits-enfants et de ses arrière-petits-enfants, des cierges parfumées à la rose de la vierge de Guadalupe, même si elle n'avait jamais été catholique, et les bois d'un chevreuil.

Roberta ignore ses cousins des églises des frères de ceci ou cela quand ils vinrent la consoler à leur manière, lui disant que c'est le destin et que le Seigneur donne et reprend.

Oncle James était plus vieux aussi ne disait-il rien, et elle s'asseyait avec lui, deux silences réunis.

La mère de Roberta laissait des messages sur le miroir de la salle de bain. "Il y a un temps pour chaque chose dans les cieus."

Grand-mère présente pour veiller sur Neva et la maison, Roberta décida un jour de charger sa vaisselle, ses couvertures et ses vêtements dans la vieille Chevy<sup>2</sup> qu'elle avait rachetée à Ted, et elle quitta les petites tombes carrées portant les noms d'Angela, Wilkins et Harriet bien que cela lui brisa le coeur de les laisser. Elle s'éloigna de ceux qui tentaient de la consoler avec leurs propres consolations. Le chagrin en elle était comme une source trop profonde pour une jeune terre; les berges érodées par la colère, mais Roberta projeta pourtant de revenir pour grand-mère Addie. Elle s'arrêta une fois, dans la région plate et neutre de Goodland au Kansas et téléphona.

"Tu es sûre de ne pas vouloir venir avec moi? C'est un endroit charmant, grand-mère" mentit-elle. De la cabine téléphonique, elle sentait les effluves des camions et elle regardait passer les hommes de grande taille au visage rougeaud, ces jeunes hommes qui avait mangé tant de boeuf qu'ils commençaient à leur ressembler.

"Je vais aller m'installer. Le temps que tu accroches la première corbeille de linge sur la ligne, je viendrai te rendre visite."

Roberta sentit sa grand-mère sourire. Elle raccrocha le téléphone et retourna vers la voiture blanche surchargée et poussiéreuse.

Elle prit la direction de Denver, mais elle obliqua à l'ouest avant d'y arriver, vers une ville de montagne appelée The Tropics. Son nom ressemblait à du vocabulaire de politicien; un mensonge. En vérité, The Tropics était aride. C'était une ville minière, dernièrement d'uranium. De sinistres tourbillons arrachaient le sable des montagnes. Même après les plus grosses pluies, l'eau s'infiltrait dans le sol, entre les pierres, et la terre se desséchait à nouveau. Pourtant, *Tropics* évoquait des visions de grandes herbes dans des savanes infinies, des rivières noires, des brumes, et de profondes forêts vertes emplies de fougères et d'arbres croulant sous les lianes opulentes. Parfois on aurait pu le croire.

Roberta se dit que c'était les terres du Seigneur, que c'était le destin si elle avait manqué l'embranchement de l'autoroute pour Denver, qu'ici elle pourrait pardonner et oublier ses morts et reprendre goût à la vie. Elle loua un bungalow, prit un travail à mi-temps à l'épicerie de Tropics où elle vendait des articles courants à des clients qui voulaient pas aller jusqu'à la ville. Elle vendait un paquet de farine à l'un, une boîte de pâté pour chien à l'autre et des bonbons aux enfants de l'école l'après-

---

<sup>2</sup>Chevy : abbréviation de Chevrolet

midi. Le matin, elle vendait des beignets emballés et des cigarettes au le matin et des bières après cinq heures aux équipes d'ouvriers. Elles époussetait et approvisionnait les rayons, et elle avait le temps de tailler des petits oiseaux en bois comme le faisait autrefois son oncle James. Elle les taillait et les considérait comme des jouets pour les esprits de ses enfants et elle les accrochait dans les vitrines pour les protéger et pour qu'ils les voient. "Celui-là c'est pour Harriet", dit-elle d'un oiseau parmi d'autres.

Quand elle ne travaillait pas, elle passait son temps au lit, totalement immobile, les yeux fixés au plafond. On disait que si on restait immobile, l'âme sortirait du corps, et Roberta l'espérait. On dit que lorsque une âme a décidé de partir, on ne peut pas la rappeler. Roberta était étendue dans cette pièce aux murs bleus et sur une couverture à fleurs bleues. Elle était couchée là, ses cheveux rejetés en arrière. Elle tenait son chapeau de soleil écossais à la main et restait immobile.

A son grand désespoir, elle restait en vie. Chaque nuit elle priait pour mourir et rejoindre ses enfants, mais chaque matin elle était encore vivante, elle respirait. Certains matins, elle se pinçait pour être bien sûre, elle était si étonnée et désespérée d'être toujours vivante.

Son âme refusait de la quitter. Elle avait sa propre conscience. Alors Roberta se leva et commença une marche forcée. Il y avait des nuits dans The Tropics où elle hantait les rues poussiéreuses comme un fantôme à forte carrure, aux hanches frêles, comme une fille coriace, les épaules relevées pour protéger son coeur brisé.

Roberta Diane James avec ses cheveux noirs devenus fragiles à cause des heures passées allongées à tenter de faire sortir son âme. Roberta, avec ses yeux couleur de rivière sombre d'après l'orage lorsque l'or remue en elle. L'oeil gauche gardait toujours la trace d'un éclat, malgré la finesse de la peau tendue sur le front, l'odeur de savon qu'elle portait toujours sur elle tant elle essayait sans relâche de laver les chagrins collés à sa peau.

## 2

Quand j'ai entendu dire pour la première fois combien les choses allaient mal pour Roberta, j'ai d'abord pensé rentrer, mais ma voix intérieure me dit qu'il n'était pas temps. "Il y a un temps pour chaque chose", avait l'habitude de dire maman, et je savais que maman aurait dit cela à Roberta, et que Roberta aurait fulminé intérieurement comme je le faisais moi-même quand j'entendais ses paroles de quatre sous.

Je le savais bien : Roberta aurait besoin de se raccrocher à ses chagrins et à ses peines.

Nous les Chickasaws, nous avons tant perdu que nous nous accrochons à tout. Même nos muscles se cramponnent à leur douleur. Nous aimons nos amants longtemps après qu'ils soient partis, mieux que lorsqu'ils étaient présents.

Quand nous étions petites filles, Roberta et moi gardions les capsules de coke et nous les recouvriions de tissu violet comme le raisin. Nous en faisons des tas, assises sur le porche, ou sur les fauteuils à bascule dans la chaleur, et nous cousions les grains ensemble. On se débrouillait. Nous buvions du thé dans des bocaux à cornichons. Nous utilisions l'eau de lavage des pommes de terre pour empeser nos vêtements. Nous utilisions même nos jambes basanées comme papier pour jouer au morpion. Aujourd'hui les fillettes transforment les sachets de Javel en chapeaux en les coupant en quatre et en les crochetant ensemble.

Notre Tante Bell est réputée pour tout conserver et pour sa débrouillardise. Il y a un clou planté dans sa cuisine pour les anneaux de plastique qui retiennent les canettes de bière, une boîte pour les vieux bocaux, une étagère ou une boîte pour tout, y compris les chaussures noires et blanches qu'elle ne porte plus depuis qu'elle est adulte. Ne croyez surtout pas que ces boîtes et ses clous signifient qu'elle est ordonnée. Elle ne l'est pas. Elle a des centaines de salières et de poivrières poussiéreuses que les gens lui ont donnés, et des piles de vieux magazines et de vieux papiers, des années d'histoire jaunie entassées dans les pièces de sa maison, et je l'aime pour ça, pour tout conserver. J'ai passé des heures de ma jeunesse à regarder ses salières et à lire ces journaux. Ses propres enfants lui disait que c'était un miracle si les virus de la science ne se développaient pas là dedans.

Nous nous préservons de notre perte de toutes les manières possibles, collectionnant, allant à Danceland, nous saoulant, lisant des westerns ou trouvant de nouveaux amants, mais l'autre face de ce salut est notre refus de la vérité. quand un homme de la ville vole nos terres, nous disons, "Oh, il ne ferait pas ça. Jimmy Slade est un bon gars. Je connaissais ses amis. J'ai travaillé pour les Slade pendant la dépression." Qu'importe alors que les Slade soient les cupides de retour.

Certains d'entre nous, parmi les Indiens du sud possédaient des fermes d'élevage. Elles furent toutes perdues morceau par morceau, ou vendues pour payer les impôts sur des terres qui était aussi perdues. De temps en temps quelqu'un vient et nous dit que nous devrions faire fructifier nos terres comme nous l'avions fait auparavant. Ou il nous

disent de disparaître de la face du monde. Nous hochons la tête et nous leur sourions.

De temps en temps des jeunes de chez nous provoquent un raz de marée dans l'océan de notre histoire, une poussée d'angoisse sur le contrôleur cardiaque de notre race. Nous piquons une colère et nous hurlons. On apparaît dans les journaux. Nous nous mettons nus dans les collèges qui nous recrutaient comme quota minoritaire et nous nous précipitions dans la tempête de neige nus et on parle de nous pendant des années comme de l'Indien fou qui fit ceci ou cela, celui qui passait à la station service et filait tout droit au Canada, la fille qui sortit la poubelle et ne rentra jamais. Nous nous débrouillions.

Je connaissais des gens venus du nord. Vous saviez à coup sûr qu'ils étaient du nord parce que l'ami de ma fille avait un walleye<sup>3</sup> et un hameçon tatoué sur son avant-bras. Une fois nous sommes allés à un pow wow ensemble et quelques femmes du Peuple portaient des robes à clochettes. "Qu'est-ce que c'est?" Demandais-je à mon ami.

C'était des capsules de canettes. Ces femmes des forêts et des bois, se débrouillaient tout comme nous, comme lorsque nous utilisons des boîtes à sel argentées dans nos danses à la place des hochets en carapace de tortue. nous faisons de la musique avec ses paquets de sel, bien que de temps en temps quelque étranger décide que nous n'avons pas de culture parce que nous utilisons des produits de consommation qui n'ont vraiment rien de traditionnel.

Je les mets au défi : le sel est un composant de notre sang, de notre sueur, de nos sécrétions, de notre semence. C'est notre océan.

Un jour je vis un chapeau d'ingénieur des chemins de fer dans un musée. Il était entièrement perlé. J'ai pensé que c'était une nouvelle mode comme les chaussures de tennis perlées ou les dernières casquettes de camionneurs perlées. Mais il avait été fait à la fin du dix neuvième siècle lorsque l'on interdit aux Lakotas de pratiquer leur artisanat traditionnel. Les mères perlèrent tout ce qui était possible, jusqu'aux chapeaux d'ingénieur de mort. Ils recouvrirent le coton de la colonie de leur art.

Nous extrayons de l'art de notre perdition.

C'est pourquoi quand j'appris que Roberta était dans le Colorado et sculptait des oiseaux de bois, je compris que cela avait un sens. En outre, nous descendons d'une longue lignée de sculpteurs et de graveurs, des gens qui travaillaient le bois, y compris le grand-père mexicain qui fit des saints et un masque de bois qui fut interdit par les prêtres. Sa présence fut la cause de son excommunication.

---

<sup>3</sup>walleye : poisson de lac recherché par les pêcheurs.

Oncle James sculpte des chaînes dans les arbres. Nous rions et disons que cela ressemble à quelque chose qu'*ils* pourraient faire.

Roberta taillait des oiseaux de bois, des corbeaux, des colombes, et même un scissortails<sup>4</sup> ou deux. Elle envoya quelques oiseaux chez elle pour que Tante Bell les mettent sur les tombes de ces petits.

Je crois qu'elle essayait de sculpter les âmes de ses enfants dans les oiseaux. Elle se débrouillait.

*traduction Manuel Van Thienen*



---

<sup>4</sup>scissortail : *Muscivora forficata*, oiseau du sud des Etats-Unis, du Mexique, d'Amérique centrale et du Sud ayant une longue queue fourchue



## Michael Kabotie / Lomawywesa

Mike Kabotie ou Lomawywesa, frère du peintre Fred Kabotie, est né en 1942 à Shungopavi. Le *Hopi Sinum* ou "peuple pacifique" compte 6500 membres et vit sans changement depuis des siècles sur les trois mesas situées au nord-est de Flagstaff. Mike appartient au clan de la Neige/Eau et il est réputé en qualité de peintre, lithographe, sérigraphe et orfèvre (or et argent).



*kokopeli*

## Jeunesse perdue<sup>1</sup>

Nuit à Shungopavi  
voilée par la voie lactée  
éclairée

Le tabac de montagne<sup>2</sup>  
dérive dans l'air

les rythmes des kachinas  
résonnent dans l'air  
les phares balayant  
les bâtiments à double langage  
comme le Lincoln Memorial

derricks et fusées  
rayent les cieux  
pacifiques

le fracas des stéréos  
apportent la mort à  
la quiétude

Les anciens assis dans  
la kiva commentent  
la perte de la jeunesse dans  
le charisme du jour saint  
du 4 juillet 1983

---

<sup>1</sup> *Textes et illustrations extraits de : Migration Tears. Poems about transitions. American Indian Studies Center. University of California, Los Angeles 1987.*

<sup>2</sup> mountain tobacco : une plante que fument rituellement les Hopis

## Le jour vient

Dans les rais de lumière du  
studio santa clara  
concentrés sur les lignes  
de couleurs et de mélange  
la feuille blanche  
commence à vivre  
avec les danseurs animaux

A l'est au-dessus du  
sangre de cristos<sup>3</sup> chapeauté de neige  
l'aube nouvelle silencieusement  
rampe sur le paysage  
recouvert du bleu  
du matin vierge

avec grâce l'étoile du matin  
s'offre à la clarté  
du jour nouveau  
en pépant  
avec les oiseaux légers

le sommeil empèse mes yeux  
prêts à s'isoler  
dans le silence paisible  
sachant qu'autour des rêves  
la vie s'affaire  
répondant  
aux énergies radiantes de  
PÈRE LE SOLEIL.

---

<sup>3</sup>montagne du territoire hopi

## Le morse kokopolu<sup>4</sup>

Au sommet des rochers de la mesa  
lézardant  
absorbant le soleil hopi  
parmi les éclats des ustensiles en  
inox

grand maigre et vigoureux  
son visage blême  
arborant une défense mandchoue  
fier/téméraire  
comme un jeune taureau  
c'est lui

des cubes stuqués cimentés  
une plaisante fumée  
violette emplie  
des territoires d'amours  
c'est son domaine

suivant les pneus rapides  
et lisses il flirte  
jouant sur sa flûte  
d'amour comme le fécond  
kokopolu

Puis  
dans un abri de tôles ondulées  
retentissant de tonitruants  
enregistrements sur plastique  
il aime  
des vierges sôules  
consentantes  
nimbées de  
scotch

Les ayant conquises  
il se repose.

---

<sup>4</sup>Kokopolu ou kokopeli. Kachina Joueur-de-Flûte Bossu. Mouche-Qui-Tue. C'est un "Casanova". Selon la légende il porte dans sa bosse des cadeaux pour les jeunes filles qu'il veut séduire.

## Élastiques

Le vent fait  
des élastiques avec  
l'air

La rivière fait  
des élastiques avec  
l'eau

les Beatles font  
des élastiques avec  
les sons

Simon Ortiz<sup>5</sup> fait  
des élastiques avec  
les mots

Charles Loloma<sup>6</sup> fait  
des élastiques avec  
du métal

et le temps fait  
des élastiques  
avec nous tous.

---

<sup>5</sup>poète acoma pueblo (voir revue n°3, 8, 20)

<sup>6</sup>orfèvre hopi

## Parc national du Grand Canyon

"Mike, regarde comme  
le canyon est beau!  
cria Frances

"Je peux pas regarder, je conduis;  
sinon je vais faire mon  
dernier voyage  
vers le monde souterrain  
en passant par le sipapuni,"  
répondis-je

Un lieu spirituel  
notre kiva-matrice symbolique  
le lieu de l'émergence  
par lequel nous pénétrons  
dans notre paradis  
souterrain

"Le Grand Canyon  
découvert en 1540  
par Pedro de Cardenas"  
Annonce le dépliant des Parcs Nationaux

Je souris  
sachant que mon peuple  
savait déjà  
que le Grand Canyon était là  
et n'avait nul besoin d'être découvert

Cardenas vint avec  
des guides hopis et  
j'appris comment les mensonges  
sont tournés pour sonner  
vrai

Mais pour mon dernier voyage  
je promis de faire halte sur tous  
les sites remarquables  
et de me mêler aux touristes  
et  
de leur donner mes derniers bibelots  
terrestres avant de descendre  
dans mon  
éternelle kiva/matrice.

*traduction MVT*

A circular stamp with the text "PEACE IS THE DREAM OF PEACE" arranged in a circle. The words are in a bold, sans-serif font, with "PEACE" at the top and "OF PEACE" at the bottom.

A circular stamp with the text "PEACE IS THE LOVE FOR PEACE" arranged in a circle. The words are in a bold, sans-serif font, with "PEACE" at the top and "FOR PEACE" at the bottom.

*la paix est le rêve de la paix est le rêve de ....*

*la paix est l'amour de la paix est l'amour de...*

Lorenzo Baca (Mescalero Apache)

## Le Walam Olum, présentation

Joe Napora

Le *Walam Olum* raconte l'histoire de la migration des Leni-Lenape, les ancêtres des Delaware, de l'Asie en passant par le détroit de Bering puis vers le sud et la côte est de l'Amérique du Nord. C'est un mélange de mythe de création et de récit historique transmis par la transcription de glyphes préservés sur une écorce de bouleau. Les glyphes, leur nombre, leur arrangement, et leur précision ainsi que les mots delawares qui les accompagnent sont controversés. Il n'est pas de l'intérêt de la poésie de poursuivre cette dispute, car les morceaux restants montrent un mythe de l'émergence qui constitue un récit complet en ce sens qu'il va de l'indéfini au particulier. Le *Walam Olum* est la transcription d'une dynamique toujours active qui émerge -est littéralement née du néant- de l'intemporel et d'une sécurité trompeuse. Les individus se déplacent dans la crainte, de leur ancien territoire "la vieille île de la Tortue" vers une définition d'eux-mêmes en tant que peuple transformant un nouveau monde et étant transformé par lui. Le Temps (le Serpent) et le Lieu (la Tortue) fournissent le mécanisme du *Walam Olum*. Comme toute épopée qui surgit du besoin d'un peuple, elle dresse d'abord la carte du territoire inconnu. Ici, les coordonnées sont une période de milliers d'années et un espace de milliers de miles.

Un mythe de création est une nouvelle représentation de l'émergence de chaque individu afin qu'il accepte la souffrance du changement, d'une obscurité aussi réelle qu'indéfinie vers la lumière du jour qui est aussi un tropisme définissant une direction et fournissant un projet qui ancre inextricablement l'individu dans l'espace et le temps. Ce document devient individuel, n'est pas seulement une abstraction de l'histoire, si nous le voulons bien. Notre intervention en fait une histoire réelle. Notre intervention complète les fragments manquants. C'est une histoire réelle, bien qu'elle ait été perdue pendant trop longtemps pour nous. Cette perte de notre héritage est une constante de l'invasion



---

européenne. L'Amérique, en tant que nation anglophone, fut fondée sur la croyance que le temps et l'espace peuvent être détruits ou ignorés. William Bradford en 1620, du pont du *Mayflower* regarda le territoire indien et ne vit qu'une "sauagerie hideuse". Thomas Jefferson, plus d'un siècle plus tard déclara que, "Les morts n'ont pas de droits. Ils ne sont rien : et rien ne peut rien obtenir..." La terrible conséquence fut une ruée pour conquérir l'espace et détruire le temps qui n'est qu'un symptôme révélant la perte de l'harmonie que les Delawares, eux, possédaient. C'est de cela que nous sommes reconnaissants, car notre intervention active est aussi un mode de guérison.

Cette version est ma manière de remercier pour ce que les Delaware ont accompli. Lorsque j'ai commencé à travailler avec le *Walam Olum* à l'automne 1976, je me demandais si, n'étant pas Delaware, pas Indien, je pouvais contribuer à cette histoire. J'ai décidé que je le pouvais, que je devais le faire. Cette version des deux premières parties sont devenues un moyen pour moi de tenter de commencer à accomplir ma propre histoire. Les dernières lignes du poème disent :

Les hommes blancs arrivent  
et ils font des signes de paix  
qui sont-ils?

bibliographie : Brinton, Daniel Garrison. *The Lenape and Their Legends*. Philadelphia, 1885.

Rafinesque, Constantine S. *The American Nations*. Philadelphia, 1836.

*Walam Olum*. Translation Charles F. Voeglin, Indiana Historical Society, Indianapolis, 1954.

## Le Walam Olum

(PREMIERE PARTIE)

ici pas ici  
espace et néant  
terre eau

là brume, et là Manitou  
(Manitou-le-Créateur)

partout et nulle part  
(Le Grand-Manitou)

alors, il crée  
la terre  
alors, il crée  
le ciel

et il les place aux quatre coins  
(et se déplace avec eux...

alors, il crée le soleil  
alors, il crée les étoiles  
(et se déplace avec eux...

un Vent violent souffle  
le Ciel s'éclaircit  
l'Eau se répand  
en tout lieux





La Lumière  
et de nombreuses îles  
(il les fit et nous le dit à tous)



il créa de nombreux mortels  
et appela un esprit en eux, il est le  
vent, le grand Créateur du Souffle, et pour  
l'éternité il est



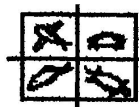
Manitou  
Manitou pour l'homme informe  
Manitou pour l'homme complet  
Manitou, notre Grand-Père  
à Tous.



Il donna toutes ces choses  
à tous  
il se donna lui-même  
à tous, il donna  
Première Mère  
(La Mère de Tous)



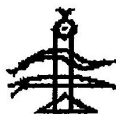
il donna Poisson-mâle  
il donna Tortue-mâle  
il donna Quatre-Pattes mâle  
il donna Oiseau-mâle



il donna toutes ces choses, toutes ces choses  
pour tout cela,  
la Liberté pour Tous

mais un autre créateur...

il fit des hommes mauvais  
il fit le Serpent des Grandes Eaux  
le Serpent Noir  
il fit le Vers-Volant  
(et même si vous ne vouliez pas y croire  
il fait avancer  
l'histoire  
c'est Sorti-des-Entrailles qui les expulsa  
de son Père-Géant, ses os  
il les créa à partir de lui, oui il le fit  
mais c'est une autre histoire



Ce Manitou  
crée les moustiques)  
et cette époque  
est une époque d'amitiés, d'harmonie  
une époque où  
les choses s'accordent



c'était le bonheur alors

alors  
avec les créateurs  
un temps, un temps ancien, un temps où  
ces hommes informes, ces  
premiers hommes recherchant  
des mères, ces premières femmes  
cueillant des baies, de gros  
fruits, première nourriture  
des temps d'alors  
où l'homme et la femme  
se mirent ensemble



tous apprenant des choses utiles  
ne perdant aucun temps  
tous apprenant les loisirs



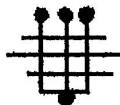
ne perdant aucun temps  
tous apprenant les bonnes pensées, ne  
perdant aucun temps



mais en secret  
Grand-Serpent, Serpent-Vénéré  
vient parmi eux



apporte toutes sortes de ruses, apporte  
la mesquinerie  
détruisant sans raison  
(voilà pourquoi les flèches  
ratent leur but trop longues ou  
trop courtes  
pourquoi des choses sont  
bancales...)



alors il y eut le mauvais temps  
(le mauvais temps ici)  
alors on tua  
(on tua ici)  
la mort  
alors

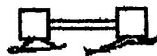


(la mort,  
la mort ici)

A ce temps

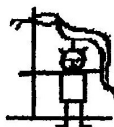
en ce temps sur la Vieille Terre  
sur la Vieille Terre

Ce temps au-delà  
au-delà du flux des grandes eaux



(DEUXIEME PARTIE)  
en ce temps

en ce temps, alors  
c'est le temps de ce puissant serpent  
ce puissant serpent et les hommes puissants  
ce Serpent-Puissant, Ennemi-de-l'Homme  
il est temps, le Vitaliseur (racine éclatant la  
roche...) ce tueur parfait et calme



toujours luttant, en ce temps

ce temps de destruction, un équilibre  
rompu  
avec ce Pourvoyeur-de-Mort luttant  
luttant contre les hommes puissants  
et les hommes fatigués, ce



Serpent-Puissant, Tueur-Guérisseur  
apporte l'eau bondissante  
à travers les montagnes



L'eau bondit

déchirant la terre l'eau bondit  
un tourbillon d'eau bouillonnante  
détruisant comme jamais  
elle bondit



sans relâche l'eau bondit

aplanit

O  
Nanabush  
O  
Nanabush (si habile  
O  
Nanbosho (le menteur



O  
Nanahare (le farceur  
O  
Nanabozo (grand-père



Maintenant  
dans l'Ile de la Tortue

dans le vent ce Marcheur  
à la grande foulée rapide dans  
le vent



dans le vent il détache Tortue  
(et alors qu'il avance, vous comprenez  
en avançant la terre grandit)  
oui, c'est Nanaboj sur L'Ile de la Tortue



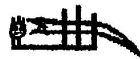
le peuple des quatre-pattes  
le peuple des deux-pattes  
tous marchent ensemble dans les hautes eaux  
tous marchent ensemble dans les basses eaux  
tous ensemble

revenant à pied  
descendant le courant  
descendant  
vers l'Ile de la Tortue



Serpent-d'Eau, O Grand-Serpent  
Serpent-d'Eau, O Ami-Dévorant  
Ecoute cela

Serpent-D'eau, Tueur-D'Homme  
Tu ferais bien d'écouter



Nous sommes Nombreux  
Le Peuple  
est Nombreux

Fille-Manitou, Fille-Manitou  
dans son canoë elle nous emporte  
Fille-Manitou aux grands bras  
elle nous embrasse



O Nanabush, Nanabush Grand-Père  
grand-père de tous  
grand-père du peuple des animaux  
grand-père de l'homme  
grand-père de la tortue



O Nanabush nous t'appelons  
O Nanabush nous te parlons,  
nous, le Peuple  
Lenape, le Peuple  
nous te parlons, maintenant rassemblé  
Maintenant sur l'île de la Tortue  
nous Hommes-Tortues sur l'île de la Tortue,  
ce temps, temps de peur sur la Tortue  
temps d'offrande sur la Tortue  
temps de purification  
temps pour purifier ce qui a été souillé



se retirent les eaux se retirent  
s'assèchent les eaux s'assèchent



vallée et montagne  
herbe et grotte  
se retirent les eaux se retirent

eau calme et silence

le serpent puissant  
le serpent puissant  
s'en va





## Informations et lectures

La revue est distribuée en Suisse par :  
Association de Production AUEN TCHIN?  
-rencontre avec les Indiens d'Amérique du Nord-  
Case Postale 57  
1401 YVERDON-LES-BAINS

Une revue ne vit pas toute seule. Il se crée un réseau de revues, d'éditeurs de contacts autour d'elle. La place de Sur le Dos de la Tortue est particulière : consacrée à la littérature amérindienne, elle n'offre pas ses pages à d'autres auteurs . Elle a pourtant de fidèles amis qui lui ouvrent leurs pages pour diffuser des notes de lectures régulières, publier des auteurs amérindiens, lui trouver de nouveaux abonnés, lui faire des services de presse, lui envoyer de l'information. Parmi ces revues il y a dans l'ordre alphabétique :

AIOU animé par Jean Monod (St Etienne Vallée Française)  
Albin Michel, collection Terre Indienne (Paris) - American Indian Culture and Research Journal, University of Albuquerque (Nouveau Mexique, Etats-Unis) - Apokan (Belgique) - Auén Tshin? (Suisse) - Bacchanales et la Maison de la Poésie Rhône-Alpes (St Martin d'Hères) - le CALCRE - Encres Vagabondes (Rueil-Malmaison) - Estuaires (Luxembourg) - Greenfield Review Press (New-York, Etats-Unis) - Jungle (Paris) - L'arbre à Paroles (Belgique) - L'attention et Le Fennec (Thionville) - Paroles d'Aube (Vénissieux) - Poésie-Rencontres (Lyon) - Sapriphage (Nanterre) - Studies in American Indian Literatures University of Richmond (Etats-Unis) - Totem Eléphant (Auxerre) - Voix d'Encre (Montelimar) - Wicazo sa, University of California (Etats-Unis) - Wigwam (Rennes) - ...et pardon à ceux qu'on oublie.

La revue n'oublie pas le soutien actif -par des prix défiant toute concurrence- de son imprimeur Gilbert Garcia, directeur de "Copy Conforme" à Lyon.

Nous avons lu dans Poésie Terrestre (sous-titré musiques stellaires) n°7, la revue animée par Emmanuel Berland, un texte de

Carter Revard. Les abonné(e)s de la première heure se souviendront de la nouvelle du même auteur publié dans le n°1 de Sur leDos de la Tortue. Nous voyons avec plaisir que les auteurs amérindiens trouvent des traducteurs (ici Olivier Penot-Lacassagne) et des revues pour les accueillir. souhaitons que cette revue persiste et continue à publier des auteurs amérindiens.

C'est pas amérindien mais la Tortue a beaucoup aimé "tiens la vie" de Jean Monod, animateur de la revue AIOU, reçu entre l'installation de la douche et l'installation du bureau.

*Je sors  
Orion bascule  
je rentre  
-une dernière pomme*

*pendant ce temps  
il se passe  
non loin  
des choses énormes*

Dans le N°70 de ¡Ya Basta!" *Il y a une magie dans le zapatisme. Un élan inexplicable, qui réveille les morts, qui transperce les carapaces de cynisme désespéré les plus endurcies. Un espoir. Comme l'a dit Marcos, le zapatisme n'est pas une idéologie, le zapatisme n'existe pas. C'est un pont, un pont pour se rencontrer d'un côté à l'autre de la réalité et de l'espoir. C'est pour cela que nous sommes là.*" Jules Falquet.

La nouvelle formule du bulletin (format A5) contient toujours l'actualité quotidienne puisée dans la presse mexicaine et traduite en français. Le "plus" consiste en un article permettant de s'y retrouver plus facilement dans la jungle des partis mexicains. Une réussite.

¡Ya Basta! Bulletin hebdomadaire du Comité de Solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte. 33 rue des Vignoles, 75020 PARIS fax (1) 43 72 71 55. Abonnement : 100F. Chèque à l'ordre de CSPCL

La Tortue vous promet de se remettre à lire dès que tous les cartons seront déballés et que les travaux seront (presque) finis.